

## Pour citer cet article :

Nathalie VUILLEMIN, « Du dépaysement, ou l'impossible fabrique du savoir », *Viatica* [En ligne], 4 | 2017, mis à jour le : 18/09/2019

URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=664>.

[Voir l'article en ligne](#)

Les articles de la revue *Viatica* sont protégés par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

### **Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.**

L'accès aux références bibliographiques et au texte intégral, aux outils de recherche ou au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couverts par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs.

Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement et notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la revue en ligne en mentionnant son URL.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Viatica* et à ce titre en détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation.

L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et des PUBP.

# Du dépaysement, ou l'impossible fabrique du savoir

Nathalie Vuillemin

Université de Neuchâtel, Suisse

Mots-clés : Joseph de Jussieu, expédition géodésique, botanique américaine, dépaysement, échec scientifique.

Keywords: Joseph de Jussieu, geodetic expedition, american botany, escape, scientific failure.

Claude Lévi-Strauss voyait dans le *Voyage* de Jean de Léry (1578) le « modèle d'une monographie d'ethnologue<sup>1</sup> ». Malgré les différents relais d'information qui, au moment du voyage puis lors de la rédaction du texte, commençaient déjà à élaborer une véritable « vulgate » brésilienne, Léry aurait su toujours « s'émerveiller de choses inouïes<sup>2</sup> » et « conserve[r] intacte sa capacité de voir<sup>3</sup> ». Le voyageur avait pourtant senti, au moment de la mettre en mots, à quel point l'expérience était fragile et peu susceptible d'être transmise au lecteur européen :

Combien que durant environ un an, que j'ay demeuré en ce pays-là, je aye esté si curieux de contempler les grands et les petits, que m'estant advis que les voye tousjours devant mes yeux, j'en auray à jamais l'idée et l'image en mon entendement : si est-ce neantmoins, qu'à cause de leurs gestes et contenance du tout dissemblables des nostres, je confesse qu'il est malaisé de les bien représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture. Par quoy pour en avoir le plaisir, il les faut voir et visiter en leurs pays<sup>4</sup>.

Sans doute, en 1578, manquait-il un savoir à l'horizon duquel dire et lire le Tupinamba tel qu'il avait été vécu. Mais la remarque de Léry ne touche pas uniquement à la difficulté de traduire les réalités « inouïes » : elle met en perspective l'effort de mémoire que suppose le passage au texte, et la difficulté à ramener de là-bas un monde pourtant longtemps côtoyé, sans en ternir l'image. Comment déplacer l'expérience ? Comment *faire retour*, intellectuellement et physiquement ? Comment donner à (sa)voir ?

De Léry à Humboldt, ces questions traversent l'histoire du voyage savant et de son écriture, avec parfois pour conséquence une impossibilité à mettre en forme, voire même, avant cela, à saisir l'altérité du territoire visité. Le voyage devient alors le lieu paradoxal d'une expérience sans résultat dont témoignent, au mieux, quelques vestiges manuscrits qu'aucun fil narratif ne permet de relier avec certitude. Dans le cadre d'une enquête sur ces « voyages sans livre<sup>5</sup> », on tentera d'analyser ici certains problèmes épistémologiques et méthodologiques typiques de la

---

<sup>1</sup> « Sur Jean de Léry », Entretien avec Claude Lévi-Strauss, dans Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, Frank Lestringant (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 8. Dans *Tristes Tropiques*, Lévi-Strauss parle également d'un « bréviaire de l'ethnologue » (Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* [1955], dans *Œuvres*, Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff (éds), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 67).

<sup>2</sup> « Sur Jean de Léry », art. cit., p. 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>4</sup> Jean de Léry, *Voyage*, *op. cit.*, p. 233-234.

<sup>5</sup> Voir Nathalie Vuillemin, « Du carnet au livre : l'« ouvrage impossible », ou l'autre périple des savants voyageurs au retour d'Amérique du Sud. L'exemple d'Hipólito Ruiz », dans *L'Imprimé scientifique. Enjeux matériels et intellectuels*, dir. Miriam Nicoli, Lausanne, Éditions BHMS, 2014, p. 37-46 ; « L'impossible inscription : l'institution du manque dans le processus de validation du savoir dans le *Voyage à la Martinique* de Thibault de Chanvalon (1763) », dans *Discours et savoirs sur l'Amérique (1650-1790) : de l'observation à l'inscription*, Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), Oxford, OUSE, à paraître en août 2017.

mission scientifique, pour se pencher ensuite sur la frontière ténue qui sépare l'expérience viatique à proprement parler du *séjour*, voire de l'exil savant.

Cette réflexion prendra comme point de départ quelques lettres que Joseph de Jussieu (1704-1779), médecin-botaniste de l'expédition française chargée en 1735 de mesurer l'arc du méridien à l'Équateur<sup>6</sup>, adresse à ses frères Antoine et Bernard de Jussieu entre 1735 et 1736. Sa mission est peu claire : l'Académie des sciences attend prioritairement un travail de récolte de curiosités naturelles, de recensement de la botanique américaine et d'investigation sur la pharmacopée<sup>7</sup> ; les autorités espagnoles espèrent pour leur part bénéficier des compétences du jeune médecin<sup>8</sup>. Celui-ci ne pouvait se douter qu'il résiderait en Amérique jusqu'en 1771, rentrerait en France malade et sans résultats, ne laissant à l'histoire qu'un corpus de lettres adressées à Paris, quelques journaux manuscrits peu lisibles, des dessins et des documents épars, auxquels on peine à attribuer le statut d'œuvre à proprement parler<sup>9</sup>. L'historiographie n'a pas ignoré le « cas Jussieu », bien au contraire, mais la plupart des études qui lui sont dédiées l'envisagent dans la perspective d'une reconstitution de l'expérience américaine, soit en termes d'itinéraire<sup>10</sup>, soit afin d'en dresser le bilan scientifique<sup>11</sup>. Ce faisant, on tente de remplir des vides, de donner corps à un ensemble d'indices fragmentaire, dans la logique d'une narration — viatique ou savante. Cette volonté est encouragée par l'espoir, depuis le retour de Joseph de Jussieu en 1771, de retrouver en Amérique un ouvrage monumental auquel il aurait travaillé toute sa vie, mais qu'il aurait confié à son départ à des amis négligents<sup>12</sup>. Ce manuscrit perdu,

---

<sup>6</sup> Sur cette expédition, voir Neil Safier, *Measuring the New World. Enlightenment Science and South America*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2008. Les principaux textes du XVIII<sup>e</sup> siècle relatant le voyage sont : Pierre Bouguer, « Relation abrégée du voyage fait au Pérou », *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, Année 1744, Paris, Imprimerie Royale, 1748, p. 249-297 ; Charles Marie La Condamine, *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Equateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751, vol. 1.

<sup>7</sup> Les fonds des frères Jussieu conservés au Muséum d'histoire naturelle montrent que ceux-ci menaient une enquête systématique sur la flore américaine ; Joseph participait donc probablement à cette entreprise familiale.

<sup>8</sup> Dans le passeport délivré aux savants par le Roi de France en 1735, le botaniste est chargé de « faire des recherches sur la Médecine, la Botanique & l'Histoire Naturelle ». Le décret du roi d'Espagne rédigé le 14 août 1734 parle d'une expédition à laquelle seront joints des « Botanistes propres à faire la recherche des plantes médicinales, et à la guérison des malades du pays » (La Condamine, *op. cit.*, vol. 1, p. 272 et 274).

<sup>9</sup> Sur ce fonds, voir Yves Laissus, « Note sur les manuscrits de Joseph de Jussieu (1704-1779) conservés à la bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle », dans *Actes du 89<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes*, Lyon, 1964, Section histoire des sciences, Paris, Imprimerie Nationale, 1965, p. 9-16

<sup>10</sup> Gaston Le Hir, « Joseph de Jussieu et son exploration en Amérique méridionale (1735-1769) à partir des sources manuscrites », Mémoire de maîtrise de l'Université de Montréal, 1976 ; Gabriel Judde, « Le "Pérou" (République de l'Équateur) vu par Joseph de Jussieu et Pierre Bouguer, 1736-1748 », dans *Les Naturalistes français en Amérique du Sud. XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Yves Laissus (dir.), Paris, CTHS, 1995, p. 103-120.

<sup>11</sup> Francisco Pelayo et Miguel Ángel Puig-Samper, « Las actividades científicas de Joseph de Jussieu en América del Sur », dans *Nouveau Monde et renouveau de l'histoire naturelle*, t. II, Marie-Cécile Bénassy et Jean-Pierre Clément (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 67-84 ; Gaston Le Hir, « L'œuvre de Joseph de Jussieu (1704-1779) en Amérique méridionale. D'après les manuscrits conservés à la Bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle », dans *Les Naturalistes français en Amérique du Sud*, *op. cit.*, p. 121-136 ; Florence Trystram, « L'incroyable expédition du Pérou : les trésors perdus de Joseph de Jussieu », dans *L'Herbier du monde. Cinq siècles d'aventures et de passions botaniques au Muséum national d'histoire naturelle*, Philippe Morat, Gérard Aymonin, Jean-Claude Jolinon (dir.), Paris, Éditions du Muséum, 2004, p. 38-45.

<sup>12</sup> L'information est livrée à Antoine-Laurent de Jussieu par un ami de Joseph à Lima, le curé Juan de Bordenave, qui parle de « plus d'une demie Rame de papier écrite de sa main » contenant de nombreuses notes et des dessins d'histoire naturelle. Il précise : « il est vrai que toutes les matieres etoient sans ordre, et que c'étoit des membres épars, mais dont on eut pu facilement faire un corps, peut etre le plus beau qui ait paru jusqu'a present dans l'histoire naturelle » (Juan de Bordenave à Antoine-Laurent de Jussieu, de Lima, le 15 janvier 1774, Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, Ms 179, f. 257-257v<sup>o</sup>. Sauf indication contraire, tous les numéros de feuillets se rapportent à ce dossier). La lettre mentionne qu'Antoine-Laurent a demandé à son correspondant « des circonstances qui puissent prouver que Mr votre oncle s'est occupé dans ce pays au service du Roy et du public » (f. 257). En échange des informations sur Joseph, Bordenave demande à Antoine-Laurent de le soutenir dans une requête visant à obtenir un évêché (f. 258). L'échange est donc intéressé, de la part de Bordenave.

qu'il ait existé ou non, agit comme l'horizon mythique d'une configuration narrative à laquelle l'historien se devrait de donner une forme achevée — négligeant paradoxalement, en cela, le contenu réel des textes laissés par Joseph de Jussieu. Qu'écrit le savant depuis l'Amérique ? En quels termes ? Seul Neil Safier, dans une étude remarquable focalisée sur une lettre d'avril 1748 marquant explicitement le découragement du savant, s'interroge sur les différents facteurs qui peuvent « contrecarrer » l'entreprise cognitive<sup>13</sup>. Dans une perspective similaire, on tentera ici de reconfigurer les conditions de la production du savoir auxquelles dut se confronter Jussieu, mais également, en s'attachant à la logique des textes, d'examiner les stratégies qu'emploie le voyageur pour mettre à distance ou détourner la mission qu'on attend de lui : progressivement, Jussieu renonce en effet à transmettre son expérience<sup>14</sup>. Que faire de ce voyageur silencieux, et bien souvent invisible, dont on perd parfois la trace pendant plusieurs années ? Cette aporie du voyage nous contraint à repenser à la fois l'exercice de communication qu'implique une pratique déplacée de l'activité savante, et les schémas de lecture littéraires et historiques qui en régissent l'analyse. Il s'agit de changer la perspective à partir de laquelle on cherchera les résultats du voyage : conçus non plus sous la forme d'une continuité narrative ou d'observations positives, ils émergeront peut-être de l'enquête sur ce qui en empêche la formulation.

## Les devoirs du voyageur

Les premières lettres de Jussieu témoignent d'une conscience aiguë des formes de l'écriture viatique, et d'un certain plaisir à se placer au centre d'une narration aventureuse. Avant même de quitter les côtes françaises, on le voit ainsi dépeindre vivement à ses frères sa vie à bord : bien qu'il soit installé sur un « mechant matelas », « retranché » entre un canon et un gouvernail « dont les caresses ne sont point trop douces », il se dit « aguerrri à tous les maux, comme si j'y avois été imposé toute ma vie<sup>15</sup> ». Cette rhétorique convenue dit bien la volonté du jeune homme de s'approprier le rôle du voyageur, tout comme on le verra incarner avec enthousiasme celui du savant. Arrivé à la Martinique le 22 juin 1735, il annonce quelques jours plus tard avoir « ramassé icy le plus [...] des graines des plantes arbres arbrisseaux et herbes que j'ay trouvées bien meures et saines<sup>16</sup> ». La tâche, pourtant, n'est pas de tout repos : botaniser l'Amérique, c'est d'abord affronter un véritable « chaos » que seule la nomenclature pourrait éventuellement « débrouiller<sup>17</sup> ». Encore faut-il parvenir, nous le verrons, à accommoder les méthodes européennes à la réalité américaine. Se consacrer à ce travail sans bénéficier du statut ni des revenus auxquels peuvent prétendre les collègues académiciens<sup>18</sup> devient en outre rapidement problématique ; le jeune médecin pourrait aisément subvenir à ses besoins en exerçant sa vocation principale, et hésite : « je ne manqueray pas [soiez en sur] de me livrer a la pratique de la medecine mais la botanique en souffriroit et je ne remplirois pas ma mission<sup>19</sup> ». Le 17 février 1736, il écrira à un certain Depas, médecin qu'il a rencontré à St-Domingue :

---

<sup>13</sup> « For Jussieu, the pathway for the Andes across the Atlantic became a vector not for *ignored* knowledge but rather *thwarted* knowledge » (Neil Safier, « Fruitless Botany. Joseph de Jussieu's South American Odyssey », dans *Science and Empire in the Atlantic World*, James Delbourgo & Nicholas Dew (dir.), New York & London, Routledge, 2008, p. 205 ; italiques originales).

<sup>14</sup> Voir Nathalie Vuillemin, « Un “Je” peut en cacher un autre : statut et construction de l'intimité dans la correspondance de Joseph de Jussieu », *Intimité et voyage*, dir. Philippe Antoine et Vanezia Pârlea (dir.), à paraître.

<sup>15</sup> À Antoine et Bernard de Jussieu, de La Rochelle, le 13 mai 1735, f. 9v°.

<sup>16</sup> À Antoine de Jussieu, du Fort Royal de La Martinique, le 3 juillet 1735, f. 14v°.

<sup>17</sup> À Antoine de Jussieu, de St-Domingue, le 14 octobre 1735, f. 21 : « il n'y a donc qu'un botaniste capable par la nomenclature de débrouiller ce chaos. »

<sup>18</sup> Joseph de Jussieu n'est pas académicien. Il sera élu associé sur la pression de ses frères en 1743, puis dégradé au rang de vétéran en 1758, faute d'avoir transmis son travail à l'institution.

<sup>19</sup> À Antoine de Jussieu, de Portobello de Panama, le 16 décembre 1735, f. 39v°.

si je voulois me livrer entierement a la pratique ou si mes occupations sans m'en detourner beaucoup m'en laissoient le loisir, je tirerois de ce voyage tout le fruit possible du côté des connoissances et de l'interest, mais c'est deux choses presque incompatibles a present, il faut opter ; cependant je n'ai pas laissé que de voir quelques uns de ceux qui m'ont fait la grace de m'appeller, et j'ai eu le bonheur de reussir<sup>20</sup>.

Quelques lignes plus haut, Jussieu affirmait toutefois avoir eu à Panama « de quoy satisfaire [s]on gout pour la Botanique<sup>21</sup> ». Le savant est donc pris dans un conflit d'intérêt — et de loyauté — entre deux savoirs dont il semble important d'examiner les mécanismes en contexte viatique. Alors que la médecine, dans un pays dépourvu de praticiens qualifiés et de ressources<sup>22</sup>, ne suppose pour Jussieu que d'importer ses connaissances et son expérience pour gagner un prestige local sur la base d'une activité utile, la pratique de la botanique s'avère plus complexe : le savoir importé — la systématique de Tournefort<sup>23</sup> et les premières descriptions des plantes de l'Amérique par le Révérend Père Plumier<sup>24</sup> — doit être mis à l'épreuve, vérifié, et adapté à la réalité du terrain afin de produire une connaissance si possible nouvelle. Pour pouvoir acquérir une signification en métropole, celle-ci devra être exportée de manière adéquate, sur le plan matériel (récolte, conservation et étiquetage des échantillons<sup>25</sup>), mais également sur la base de normes descriptives et classificatoires acquises, qui garantissent la reconnaissance des objets.

Dès ses premières explorations botaniques, Jussieu éprouve la complexité de dépasser le savoir déjà acquis sur les plantes d'Amérique. Revenons à la récolte de graines qu'il effectue à son arrivée en Martinique : celle-ci est notamment réalisée lors d'une expédition à la Montagne Pelée, qui constitue l'épisode central de la lettre adressée à ses frères le 3 juillet. On y voit le savant traverser des marécages, escalader le piton, atteindre le sommet « mouill[é] jusqu'aux os<sup>26</sup> », pour le quitter presque aussitôt :

Tout autour se sont [sic] des precipices afreux dont les nuages nous deroboient en partie la vüe, quelques secousses de tremblement de terre que nous ressentimes, m'obligerent a deloger plus promptement, d'autant plus qu'a la reserve de deux ou trois plantes dont je ramassois la graine, je ne voyois rien qui dut m'arreter<sup>27</sup>.

---

<sup>20</sup> À Depas, de Portobello de Panama, le 17 février 1735, f. 41-41v°. Le 18 février 1736, le chirurgien Jean Seniergues, également membre de l'expédition et proche de Joseph, écrit à Antoine de Jussieu : « [nous] ganions de largent partout ou nous passons et [...] ce chere frere ganieret beaucoup plus sil ne s apliquet poin tans a la botanique et a l'istoire naturelle [...] » (f. 49v°).

<sup>21</sup> À Depas, de Portobello de Panama, le 16 décembre 1735, f. 41.

<sup>22</sup> *Ibid.*, f. 41v. : « il ny a ycy aucun medecin, celui qui est le protonovato n'a eu d'autres graves que ceux qu'il a pris dans la boutique d'un chapellier a Marseille ; les autres praticans sont des mulatres fort ignorans, leurs chirurgiens sont pour la plupart françois qui ne seroient pas capables d'etre reçus fraters dans le moindre hospital de france » (*ibid.*, f. 41v°).

<sup>23</sup> Joseph Pitton de Tournefort, *Institutiones Rei Herbariae*, Paris, Imprimerie Royale, 1700[-1703], 3 vols. En 1719, la troisième édition de l'ouvrage est publiée avec une longue préface d'Antoine de Jussieu faisant l'éloge de la méthode.

<sup>24</sup> Charles Plumier, *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, Imprimerie Royale, 1693 ; du même auteur, *Nova Plantarum Americanarum Genera*, Paris, Boudot, 1703.

<sup>25</sup> Sur cette question voir par exemple Silvia Collini et Antonella Vannoni, *Les Instructions scientifiques pour les voyageurs*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; *Colonial Botany. Science, Commerce, and Politics in the Early Modern World*, Londa Schiebinger & Claudia Swan (dir.), Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2007, notamment la section V : « Technologies of Accumulation ».

<sup>26</sup> À Antoine de Jussieu, du Fort Royal de La Martinique, le 3 juillet 1735, f. 14v°-15 : « il nous fallut [...] avoir de l'eau souvent jusqu'au genou pour gagner le petit sentier qui conduit tout a fait au haut du Piton [...] c'est en cet endroit ou les mains nous servoient autant que les pieds tant la pente est roide [...] enfin mouille jusqu'aux os, par les differents grains de pluyes que nous avions essuyé par les nuages dans les quelles nous etions ensevelis, harassé de fatigue et presque a jeun a un coup d'eau de vie pres, nous eumes la gloire d'arriver au sommet sur lequel est plante une croix ».

<sup>27</sup> *Ibid.*, f. 15.

Comme souvent dans le récit de voyage, l'héroïsme compense un compte rendu insatisfaisant du point de vue scientifique<sup>28</sup>. Jussieu *ne voit rien* : l'opacité du paysage provoquée par les brumes semble se reporter sur l'identification des quelques « plantes » indéterminées. L'observation est donc impossible. La récolte semble meilleure quelques mètres plus bas :

Le reste de la montagne au dessous du lac est plus couvert, entre autre du chou palmiste, des différentes espèces de fougères. La fougère en arbre y est très commune. Les Byai, les Arum scandens, les Besleria, les muntingia, les différentes espèces de groseilliers à feuilles de plantain, les cortusa cesterea, renalmia, saururus, [illisible], ligustrum, plusieurs autres que j'avois de la peine à caractériser parce que ou la fleur ou le fruit ou tous les deux ensemble manquoient ce qui est un embarras très grand pour un botaniste comme moi, qui d'ailleurs ne suis pas encore familiarisé avec les plantes d'Amérique<sup>29</sup>.

L'usage systématique de l'article défini signale que le savoir est ici avant tout reconnaissance d'objets partagés par les destinataires à Paris. De fait, Jussieu ne mentionne que des espèces précédemment identifiées en Martinique par Plumier. « Embarrassé » dans la tâche, confronté à son inexpérience face à l'étrangeté de la matière américaine, le savant fera parvenir à ses frères, en plus des graines recueillies, une caisse contenant des oignons de plantes « tire[es] du jardin des jésuites » et des curiosités naturelles offertes par les notables locaux<sup>30</sup>. Le déchiffrement de la nature se fait donc globalement sur le mode de la citation, Joseph servant de relais entre une science déjà ébauchée par les voyageurs antérieurs et quelques Français de la place, et la science institutionnelle parisienne.

Il ne faudra pourtant que quelques mois au savant pour pouvoir affirmer s'être « familiarisé avec la Botanique d'Amérique<sup>31</sup> » et augmenter le travail de citation et de reconnaissance d'un certain nombre de commentaires et de découvertes. Le 14 octobre, il adresse à Paris une lettre accompagnant l'envoi d'un catalogue décrivant cinquante-six espèces de plantes classées par ordre alphabétique<sup>32</sup>. Une partie de ces individus, précise Jussieu, n'a pas été recensée par Plumier<sup>33</sup>. Certains lui ont visiblement été fournis par des observateurs locaux, notamment par le fameux Depas. Le médecin, chez qui il est hébergé, lui sert de source principale d'information pour l'aider à vérifier les vertus médicinales de certaines plantes décrites par Plumier : « j'ay appliqué à plusieurs espèces des plantes rapportées par le père Plumier les vertus dont j'ay moi-même été témoin, ou que j'ay trouvé d'un usage confirmé par les témoignages de monsieur Depas qui les a mises en pratique, et par des personnes dignes de foi<sup>34</sup>. » En la déformant quelque peu, on pourrait adapter ici l'idée de « lieu commun » qu'Anne-Gaëlle Weber développe à propos du voyage savant du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>, en affirmant que Jussieu confirme dans sa première correspondance une série de « lieux communs cognitifs » actifs dans l'espace de réception auquel il s'adresse. Mais il envoie également dans cette lettre une description détaillée, sur une page entière<sup>36</sup>, d'une dorstenia qu'il ne trouve pas chez ses prédécesseurs.

---

<sup>28</sup> Voir à ce propos Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London and New York, Routledge, 1992 ; Mary Terrall, « Heroic Narratives of Quest and Discovery », dans *Configurations*, vol. 6 / 2, mai 1998, p. 223-242. Dans le cas de Jussieu, Neil Safier parle de « counter-narrative to the heroic text », dans la mesure où le récit aboutit systématiquement à un résultat insatisfaisant ou nul (Safier, « Fruitless Botany », art. cit., p. 217).

<sup>29</sup> À Antoine de Jussieu, du Fort Royal de La Martinique, le 3 juillet 1735, f. 15.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> À Antoine de Jussieu, de Saint Domingue, le 14 octobre 1735, f. 20v°.

<sup>32</sup> « Catalogue des graines que j'ai ramassées à St-George et dans les environs », en marge de la lettre à Antoine de Jussieu, de Saint Domingue, le 14 octobre 1735, f. 26-28.

<sup>33</sup> À Antoine de Jussieu, de Saint Domingue, le 14 octobre 1735, f. 21v° : « vous trouverez dans le catalogue cy joint quelques espèces que le père Plumier n'a pas connues, et d'autres dont je n'ay pas pu observer le caractère ».

<sup>34</sup> *Ibid.*, f. 20.

<sup>35</sup> Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

<sup>36</sup> À Antoine de Jussieu, de Saint Domingue, le 14 octobre 1735, *ibid.*, f. 22.

Deux mois à St-Domingue en bonne compagnie lui ont permis d'identifier « plus de la moitié des plantes rapportées par le R. P. Plumier<sup>37</sup> », dont il est « convaincu qu'il n'a pas connu la moitié des plantes de ce pays-ci<sup>38</sup>. » L'héroïsme aventurier de la Montagne Pelée peut se muer en héroïsme savant : Jussieu s'apprête à dépasser le maître en produisant un savoir nouveau. Mais cette victoire ne va pas sans un constat qui, tout en dédouanant Plumier de ses manquements, laisse envisager combien la tâche est ardue : le Révérend n'a pu tout voir, non seulement parce que les plantes d'Amérique sont extrêmement nombreuses, mais surtout parce qu'elles sont « semées çà et là indifféremment sans ordre et ne se présentent pas au botaniste par conséquent toutes rassemblées dans l'état qu'il souhaiterait<sup>39</sup>. » *Voir l'Amérique, c'est apprendre à regarder autrement.*

De Panama, le 16 décembre, Jussieu adresse à ses frères « un paquet de semences [...] amassé indifféremment [...]. je n'ay pas mesme le temps d'écrire dessus chaque paquet le nom<sup>40</sup> ». Le bateau pour la France est en partance, il ne peut donc mettre plus de soin à cataloguer le fruit de récoltes effectuées dans la hâte<sup>41</sup>. Un envoi effectué de cette manière semble empêcher un véritable partage du savoir, puisque Jussieu ne dit rien même des lieux où il a récolté ces graines. Mais il y a plus. La longue lettre qu'il adresse à ses frères contient diverses notes sur des curiosités naturelles, sur la population de Panama et l'économie de la colonie, sur le catholicisme des créoles américains, toutes informations qui l'éloignent de l'objet botanique dont il regrette de n'avoir eu que peu le temps de s'occuper. Pourtant, il annonce explicitement avoir passé un certain temps à « décrire les plantes que j'avois [rapporté] de la campagne<sup>42</sup> », ce que confirme le journal rédigé à la même période<sup>43</sup>. Le 6 décembre, il avait commencé à y rédiger ce qui semble un brouillon de la lettre à venir : le pronom « vous » est déjà présent, on y trouve résumée l'évocation du lieu, suivie d'une série de descriptions botaniques. Trois d'entre elles sont datées du 6 décembre<sup>44</sup>, quatre du 9 décembre<sup>45</sup>, Jussieu dressant enfin la liste d'une vingtaine d'espèces entre le 9 et le 11 décembre<sup>46</sup>. Avant de passer à la description de la première plante, qu'il identifie à une salicaire, le savant a taillé sa plume<sup>47</sup>. Il a en outre demandé à Morainville, dessinateur de l'expédition, de dessiner les individus étudiés. Dans son envoi du 16 décembre, Jussieu omet donc délibérément de joindre ses observations botaniques, sans doute en vue de les parfaire. S'il fut effectué, ce travail n'a laissé aucune trace. Jussieu renonça également à transmettre en France un catalogue entier intitulé « Description des plantes observées dans le voyage du Pérou, années 1735, 1736, 1737<sup>48</sup> ». Il sera retrouvé parmi les quelques papiers du savant que Joseph Dombey put récupérer en Amérique<sup>49</sup>.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, f. 20v°.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> À Antoine et Bernard de Jussieu, de Portobello de Panama, le 16 décembre 1735, f. 38v°.

<sup>41</sup> *Ibid.*, f. 38v° : « il me faut courire, décrire, dessiner, voir des malades secher des plantes, consulter les auteurs, écrire des lettres ».

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> MNHN, « Journal de voyage. Notes de botanique », Ms 1625. Ce journal est composé de trois petits cahiers de 10 x 15.3 cm, rédigés à la plume, très endommagés et souvent illisibles.

<sup>44</sup> *Ibid.*, ff. 3-8.

<sup>45</sup> *Ibid.*, ff. 8-15.

<sup>46</sup> *Ibid.*, ff. 15-16.

<sup>47</sup> Je remercie Lucienne Serex de m'avoir fait remarquer ce détail typographique important.

<sup>48</sup> MNHN, Ms 111.

<sup>49</sup> Sur la mission de Dombey, voir Catherine Lang, « Joseph Dombey (1742-1794), un botaniste au Pérou et au Chili. Présentation des sources », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 32, n° 2, avril-juin 1988, p. 262-274.

## Du déplacement au dépaysement

Que cette rétention de l'information émane d'une insatisfaction du savant quant à son travail, d'une volonté de mener des recherches en marge des attentes et des exigences de ses frères, ou de conserver les matériaux nécessaires à la rédaction ultérieure d'un mémoire, la conséquence est la même : du point de vue des lecteurs en France, le long voyage de Joseph de Jussieu est dénué de résultats scientifiques et le corpus formé par les manuscrits conservés est trop maigre pour donner lieu à l'histoire naturelle de l'Amérique qu'on aurait souhaitée<sup>50</sup>. Il ne débouche par ailleurs sur aucun récit du voyage à proprement parler. À partir de l'arrivée à Guayaquil (avril 1736), seules deux lettres de Joseph sont reçues en France jusqu'à la fin de l'expédition, en 1743, puis dix jusqu'en 1756. La guerre de Succession d'Autriche entraîna certes de nombreuses perturbations de la communication maritime entre l'Amérique et l'Europe, et sans doute des pertes importantes, mais on constate également à la lecture des lettres en notre possession que dès son arrivée au Pérou, Jussieu renonce presque entièrement à parler de botanique. Plus les années passent, plus le ton devient privé et le contenu dénué de toute ambition scientifique, malgré les injonctions de ses frères<sup>51</sup>. Enfin, si certaines lettres ou certaines bribes des journaux conservés évoquent ponctuellement un itinéraire, une excursion, c'est de manière extrêmement lacunaire : noms de lieux, mesures de distance, très brève évocation, parfois, d'une particularité géographique.

On sait qu'en juillet 1749, Joseph de Jussieu envoya à ses frères la dernière lettre proprement informative, résultant d'une exploration du territoire. De La Paz, il relatait un long voyage à travers les Andes du Pérou et de la Bolivie actuelle. De nombreuses observations géographiques y figuraient, ainsi qu'une description détaillée des îles du lac Titicaca<sup>52</sup>. D'un point de vue documentaire, textuel, le *voyage* à proprement parler s'arrête là, pour se transformer en *séjour*. La nuance est importante, dans la mesure où la correspondance adressée en France sort désormais du double cadre d'intelligibilité dans lequel elle était censée s'insérer : l'étude de la botanique américaine et le genre viatique. Sur la base de lettres que Jussieu reçut de correspondants locaux en Amérique, on peut être certain qu'il continuait à collecter des informations sur la géographie de l'Amérique, sur les mines ou sur les plantes indigènes. La logique n'est toutefois plus celle de la communication vers l'Europe. Comme dans les lettres ou les journaux antérieurs, qui évoquent des lieux ou des objets sans réellement les expliquer, il manque le processus de transformation ou de *traduction* de la matière américaine, que Bourguet, Licoppe et Siboum identifient comme l'une des conditions de validation du savoir viatique<sup>53</sup>.

Jussieu, en effet, agit et pense désormais dans les termes d'une activité locale. Il faut par conséquent adapter notre lecture : épistémologiquement, les mécanismes cognitifs actifs ici ne sont pas les mêmes que lorsque l'information est déplacée. Renoncer à raconter, par ailleurs, c'est renoncer à mettre en forme une expérience qui n'est plus vécue comme découverte, suite d'événements, mais comme quotidien, et n'a donc plus besoin de l'« acte de conscience<sup>54</sup> » que produit le geste d'inscription viatique. Si l'on peut envisager ce qui fonde et structure le récit

---

<sup>50</sup> Voir *supra*, note 12.

<sup>51</sup> Voir Nathalie Vuillemin, « Un “Je” peut en cacher un autre », art. cit.

<sup>52</sup> On trouve des traces du contenu de cette lettre dans deux écrits d'Antoine-Laurent de Jussieu rédigés à la mort de Joseph, à l'attention de Condorcet : « Notice sur M. de Jussieu », MNHN, Ms 179, f. 1-4 ; « Notes sur la vie de Monsieur Joseph de Jussieu », MNHN, Ms 1932. Manquante dans le fonds, elle avait probablement déjà disparu au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>53</sup> Marie-Noëlle Bourguet, Christian Licoppe et Otto H. Sibum, « Introduction », dans *Instruments, Travel and Science : Itineraries of Precision from the Seventeenth to the Twentieth Century*, dir. id., Oxford, Routledge, 2003, p. 1-19, et notamment p. 11-12.

<sup>54</sup> Claude Reichler, « Pourquoi les pigeons voyagent : remarques sur les fonctions du récit de voyage », *Versants : revue suisse des littératures romanes*, vol. 50, 2005, p. 11-36, ici p. 22.

de voyage en termes de déplacement<sup>55</sup>, il peut être efficace de soumettre ces voyages arrêtés, ces résultats retenus ou empêchés, à la notion de *dépaysement*. La logique du déplacement suppose un point d'ancrage ou de référence qui correspond, la plupart du temps, au point de départ. C'est du lieu où le voyageur est parti, également point de retour projeté, destination et horizon d'attente de l'écrit, que l'opération de lecture de l'altérité est effectuée, que l'expérience est mise en forme. Le dépaysement introduit une rupture qui va agir directement sur la fabrique textuelle du voyage. On peut en identifier plusieurs phases : elle se manifeste d'abord comme le résultat du choc que constitue la nouveauté du territoire exploré. On l'a vu dans les premières lettres de Joseph, répondre à l'exigence de produire une information inédite contraint à adapter les outils d'observation et d'analyse importés, voire à en inventer de nouveaux<sup>56</sup>. Lorsque Jussieu constate, au début de son périple, que la botanique américaine est illisible, lorsqu'il écrit à son frère en 1749 que la méthode linnéenne ne sera pas plus efficace qu'une autre pour la décrypter<sup>57</sup>, le dépaysement agit sur le plan cognitif ; il se traduit par l'impossibilité de déplacer l'expérience<sup>58</sup>.

Car le dépaysement ne frappe pas uniquement le voyageur. Il opère tout au long de la chaîne de communication, modifiant les objets qui passent d'un monde à l'autre, et contraignent — ou contrarient — la lecture des destinataires. Plusieurs travaux en histoire des sciences ont montré combien les découvertes, les concepts, les expériences savantes sont tributaires du lieu où on les conçoit, et peuvent changer de signification en changeant d'espace d'utilisation<sup>59</sup>. Le savoir est « situé<sup>60</sup> ». Adi Ophir et Steven Shapin insistent sur la nécessité d'envisager de près les conditions de médiation de l'expérience :

If we are on one side of an opaque and impassable boundary, we may have direct experience of what is available to be seen therein. If we are on the other, our experience

---

<sup>55</sup> Voir par exemple Frédéric Tinguely, « Forme et signification dans la littérature de voyage », *Le Globe*, vol. 146, 2006, p. 53-64 : « on pourra [...] définir la littérature viatique comme *l'ensemble des textes référentiels rapportant en priorité l'expérience d'un déplacement dans l'espace*. » (p. 55, italiques originaux) ; Sylvain Venayre, « Pour une histoire culturelle du voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. Présentation », dans *Sociétés & Représentations*, vol. 21, 2006, p. 5-21 : « est voyage [...] le déplacement qui nous conduit dans un espace dont on ressent l'étrangeté – cette étrangeté qui apparaît à la lumière des différences les plus intimes. »

<sup>56</sup> L'une des clés de la réussite extraordinaire du voyage de Humboldt fut cette capacité à inventer de nouvelles méthodes de lecture du territoire américain. Voir à ce propos Michael Dettelbach, « The Face of Nature : Precise Measurement, Mapping, and Sensibility in the Work of Alexander von Humboldt », *Studies in History and Philosophy of Science Part C: Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, vol. 30 / 4, 1999, p. 473-504 ; Marie-Noëlle Bourguet, « La fabrique du savoir. Essai sur les carnets de voyage d'Alexander von Humboldt », *Humboldt im Netz*, vol. VII / 13, 2006, p. 19-37.

<sup>57</sup> À Bernard de Jussieu, de La Paz, le 22 juillet 1749, f. 91-92 : « j'ay profite de votre avis, et ne neglige pas de compter les etamines m'admirant de l'idée de l'alleman de faire une nouvelle methode fondée seulement sur le nombre des etamines, il en viendra bientost un autre qui ne s'attachera qu'au pistile [...] chacun parlant en fait de methode un langage different [...]. un botaniste qui na vus que quatre ou cinq cent, mettez mil mettez 6 mille plantes si vous voulez n'est pas en état de faire une methode generale[. Q]u'il voyage [...] et [...] riche des depouilles botaniques des trois parties du monde qu'il ramasse toutes celles qui sont connues en Europe, alors, s'il me fait voir clairement qu'il est impossible de les rapporter toutes et qu'elles se puissent accommoder a la methode de Tournefort pour etre étroite, et que la sienne plus generale plus étendue offre un champ capable de les comprendre toutes avec une distinction aisée nette et facile, je me rendray pour lors à son avis [...]. »

<sup>58</sup> David Turnbull montre combien la connaissance est marquée étymologiquement, dans nombre de termes qui lui sont rattachés, par l'idée d'un déplacement (David Turnbull, « Travelling Knowledge. Narratives, Assemblage and Encounters », dans *Instruments, Travel and Science*, *op. cit.*, p. 273-294.

<sup>59</sup> Le travail fondateur en la matière est un article d'Edward W. Said, « Travelling Theory », dans *The World, the Text and the Critic*, London & Boston, Faber & Faber, 1983, p. 226-227. On trouvera un bilan éclairant des recherches contextualistes chez James A. Secord : « Knowledge in transit », *Isis; an International Review Devoted to the History of Science and Its Cultural Influences*, vol. 95 / 4, décembre 2004, p. 654-672.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 658.

has to be at best indirect and mediated by others, and at worst we will have no knowledge of what passes where we cannot go and cannot see<sup>61</sup>.

Dans l'optique de la communication scientifique, la forme la plus radicale du dépaysement, celle que Joseph de Jussieu impose à ses frères, se manifeste par la suppression progressive de l'information savante et viatique attendue, remplacée par le bulletin de santé opaque d'un Français exilé en Amérique du Sud. Que *fait* Jussieu en Amérique ? Personne ne le sait précisément et le principal intéressé semble refuser l'accès à cette information<sup>62</sup>. S'il continue de tenter d'écrire *pour* ceux qui sont restés là-bas, il devient lui-même, aux yeux de sa famille, un *autre*, inaccessible.

Du point de vue de Joseph, enfin, c'est ce *là-bas*, ancrage et origine, qui est désormais frappé d'altérité. Un symptôme extrêmement fort de ce changement de statut identitaire s'inscrit dans la perte de maîtrise de la langue française dont il s'excuse souvent auprès de ses frères. De nombreuses tournures hispanisantes depuis 1748, puis l'adoption systématique dès 1758 de la graphie *-ción* en lieu et place du suffixe *-tion*<sup>63</sup> témoignent de ce passage d'un système linguistique à un autre. La lucidité de Jussieu face à ce phénomène témoigne de l'effet d'étrangeté que le geste même d'écrire produit sur l'épistolier : « vous me pardonnerez si dans cette lettre vous remarqué quelque mot espagnol, ou le tour des phrases *que je m'aperçois etre different du stile françois*<sup>64</sup> ». Progressivement, le savant « s'ensauvage », dans la perspective du Français qu'il était :

faites a tous ces messieurs et surtout à vos amis et les miens mes tres humbles remerciements et faites leur entendre que si je ne le fait pas moy-me[me] c'est que je ne veux pas leur donner a rire par mes lettres qui seroient pleines de fautes ayant presque oublié par le deffaut d'usage de parler françois le style et le langage mesme ordinaire et le plus utilisé car presque toujours éloigné du commerce mesme des personnes de sciences et de gout[,] tres souvent dans les bois montagnes et deserts sans companie sinon de celle de quelque sauvage [...]<sup>65</sup>.

Après s'être confronté aux difficultés physiques et intellectuelles que lui avait opposées l'étude de la nature américaine, Jussieu se dépayse au point de regarder sa propre langue comme « un obstacle pour [s']expliquer avec netteté et clarté<sup>66</sup> ». Il n'est plus alors question de *faire retour*, de tenter d'accommoder malgré tout l'expérience américaine à l'espace trop contraint que ménagerait le récit. Le cas de Joseph de Jussieu relève d'une forme paradoxale de perte du sens du voyage. Il nous oblige, en tant que lecteurs, à suivre un cheminement parallèle, pour modifier progressivement nos attentes et nos critères analytiques : du savant voyageur au savant exilé, de la fabrique du savoir à son impossibilité.

---

<sup>61</sup> « Si l'on se situe d'un côté d'une frontière opaque et infranchissable, nous pouvons avoir accès à l'expérience directe des éléments disponibles dans cet espace. Si l'on se situe de l'autre côté, notre expérience sera au mieux indirecte et médiatisée par d'autres ; au pire, nous n'aurons aucune connaissance de ce qui se passe là où nous ne pouvons ni aller ni voir » (Adi Ophir & Steven Shapin, « The Place of Knowledge : A Methodological Survey », *Science in Context*, vol. 4 / 1, 1991, p. 9).

<sup>62</sup> Voir à ce propos Nathalie Vuillemin, « Un "Je" peut en cacher un autre », art. cit.

<sup>63</sup> Ce qui prouve au moins que Jussieu lisait régulièrement en espagnol.

<sup>64</sup> À Antoine de Jussieu, de Lima, le 5 février 1756, f. 118. Je souligne.

<sup>65</sup> À Bernard de Jussieu, de Lima, le 12 février 1760, f. 137v°.

<sup>66</sup> À Bernard de Jussieu, de Lima, le 4 avril 1761, f. 152 : « le peu d'usage de m'énoncer en françois m'est un obstacle pour m'expliquer avec netteté et clarté. »